

YANNICK RIPA

CLÉO DE MÉRODE

ICÔNE DE LA BELLE ÉPOQUE



Tallandier
lire à elles

Cléo de Mérode

DE LA MÊME AUTRICE

- La Condition des femmes. XIX^e-XXI^e siècle* (avec Françoise Thébaud), documentation photographique, CNRS Éditions, 2022.
- Histoire féminine de la France, de la Révolution à la loi Veil (1789-1975)*, Belin, 2020.
- Femmes d'exception. Les raisons de l'oubli*, Le Cavalier bleu, 2018 ; rééd. 2021.
- L'Europe des femmes* (collectif), Perrin, 2017.
- « Genre et Europe » (dir., 2012-2017), dans *Encyclopédie pour une histoire nouvelle de l'Europe* (en ligne).
- Les Femmes dans la société. Une histoire d'idées reçues*, Le Cavalier bleu, 2016.
- L'Étonnante histoire des belles-mères* (dir.), Belin, 2015.
- Les Femmes, actrices de l'histoire. France, de 1789 à nos jours*, Armand Colin, 2010.
- L'Affaire Rouy. Une femme contre l'asile au XIX^e siècle*, Tallandier, 2010.
- Les 100 notions de l'histoire de l'Europe du XIX^e siècle*, Belin, 2007.
- Les Femmes en France de 1880 à nos jours*, Éd. du Chêne, 2007.
- Les Femmes*, Le Cavalier bleu, coll. « Idées reçues », 2002.
- Séductions et sociétés, approches historiques* (collectif), Seuil, 2001.
- Les Femmes, actrices de l'histoire. France, 1789-1945*, Sedes, 1999.
- De la violence et des femmes* (collectif), Albin Michel, 1997.
- L'Enseignement agricole et vétérinaire, de la Révolution à la Libération* (avec Thérèse Charmasson et Anne-Marie Le Lorrain), INRP/ Publications de la Sorbonne, 1992.
- Histoire du rêve. Regards sur l'imaginaire nocturne des Français au XIX^e siècle*, Orban, 1988.
- L'Enseignement technique de la Révolution à nos jours*, t. I : 1789-1926 (avec Thérèse Charmasson et Anne-Marie Le Lorrain), INRP/ Economica, 1987.
- La Ronde des folles. Femmes, folie et enfermement au XIX^e siècle*, Aubier, 1986.
- Carnets d'une séquestrée*, Le Sycomore, 1983.

Yannick Ripa

Cléo de Mérode

Icône de la Belle Époque

Tallandier

ISBN : 979-10-210-4293-3

© Éditions Tallandier, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

« J'étais en somme au singulier,
et les autres, au pluriel. »

Cléo de Mérode, 1955.

« C'est dans l'entremêlement des temporalités
que bat le cœur de l'Histoire,
au croisement de ces milliers de pages
que gît la "Belle Époque". »

Dominique Kalifa, 2016.

*Lui qui sut si bien nous passionner
pour ce temps-là...*

CHAPITRE PREMIER

Un air de printemps flotte sur Paris en cette mi-février 1950. La douceur l'invite à parcourir à pied les quelques kilomètres qui séparent son domicile, au 15 de la rue de Téhéran, du jardin de Bagatelle. La distance ne l'effraie pas : à soixante-quinze ans, elle sait pouvoir compter sur la solidité de ses jambes de danseuse ; depuis qu'elle a définitivement quitté la scène en 1934, elle entretient leur souplesse et leur résistance dans le studio de son grand appartement. Bien sûr, elle pratique moins d'exercices à la barre qui court le long des murs de cette grande salle, recouverts de glaces ; bien sûr, elle a renoncé aux pointes, par crainte de malmener ses chevilles, qu'importe ! Dans son cours de « maintien et danses de style classique pour jeunes filles », elle continue de transmettre son unique passion – celle qui a dirigé sa vie et qui demeure sa raison d'être. Elle se doute que les parents de ses élèves ne se préoccupent pas de sa pédagogie, seul les attire son nom : Mlle Cléo de Mérode. Il fait aussi rêver les apprenties danseuses qui espèrent suivre ses traces : réussir à entrer à l'Opéra, puis le quitter, comme elle à vingt et un ans, pour

conquérir le monde et y être applaudie, première star internationale ! Alors, comme un laissez-passer vers la gloire, elles lui demandent de signer l'une des milliers de cartes postales qui immortalisent son visage angélique, sa coiffure à bandeaux plats et son énigmatique sourire, au tournant du siècle dernier. Au cours de ses tournées européennes, à peine descendue du train, elle apercevait, « chez les marchands de journaux et aux librairies des gares [...] des tourniquets remplis de cartes à [son] effigie » ; dans les rues, des jeunes filles « couraient après [elle] pour les lui faire dédicacer ». Que ses portraits soient des objets de collection à cause de l'engouement que suscite à nouveau la Belle Époque l'effraie. Elle n'en comprend pas la raison. La décennie 1930 avait célébré les années 1900 comme le bon temps d'avant : d'avant la Grande Guerre, la crise économique et les menaces d'un nouveau conflit. Sous l'occupation allemande, évoquer la vingtaine d'années qui précédèrent le premier conflit mondial permettait de s'enfuir « pour quelques instants de l'inferral présent¹ ». Mais au mitan du xx^e siècle ?

Cléo rejoint la place de l'Étoile, un mot qui a en elle une autre résonance. En cet instant, c'est à « sa mère bien-aimée » qu'elle pense ; elle formait avec celle qu'elle n'appela jamais maman, mais Zensy, un couple fusionnel, jusqu'à sa mort en juin 1899. Elle se revoit, à dix ans, lui tenant la main, émue ce 1^{er} juin 1885, devant le catafalque de Victor Hugo, sous l'arc de Triomphe voilé de noir. Elle s'engage dans l'avenue du Bois ; elle ne s'est jamais résolue à l'appeler avenue Foch, parce que ce nom lui évoque le carnage des champs de bataille.

Elle songe à cette allée, parcourue de calèches et de chevaux, arpentée par des promeneuses qui rivalisaient d'élégance. Elle y aimait ses balades à vélo depuis la porte Maillot, rejointe en fiacre. Mais, désormais, ce sont les bruits des voitures qui troublent la quiétude du bois...

Le jour décline, l'air est frais ; elle n'ira pas jusqu'à Bagatelle. Remontant le boulevard Haussmann, elle s'assied sur un banc, devant l'hôtel particulier d'Édouard André et Nélie Jacquemart. Pourrait-elle y souhaiter ses quatre-vingts ans dans le vaste salon de danse rouge, bien qu'il soit devenu un musée, après le décès de la mécène en 1911 ? Malgré l'absence de ses chers disparus – les très intimes, tel Reynaldo Hahn, ou ceux qui le furent moins, comme Marcel Proust –, elle aimerait, dans cet écrin épargné, ressusciter, ne serait-ce qu'une soirée, l'ambiance festive que 1914-1918 a engloutie à jamais. Un dernier tour de scène pour saluer un destin qui, estime-t-elle, l'a merveilleusement gâtée.

Il fait presque nuit quand elle rejoint sa rue, à l'extrémité de la plaine Monceau. Elle y a trouvé son havre de paix, obligée de quitter en 1906 son appartement de la rue des Capucines, l'immeuble étant promis à la démolition. Elle savait qu'elle regretterait l'animation du quartier et le marché aux fleurs de la Madeleine, ce coin de Paris qu'elle traversait, enfant, en allant du domicile familial – rue de la Terrasse – à son école – rue de Monceau. En s'éloignant des avenues du Triangle d'or – Wagram, Monceau, Courcelles – elle a préservé sa tranquillité car depuis sa création en 1870, celui-ci a

attiré près de deux cents artistes – d’Ernest Meissonier à Pierre Puvis de Chavannes, de Sarah Bernhardt à, tardivement, Isadora Duncan. Ses salons – celui de Marguerite de Saint-Marceaux ou de Juliette Adam – ont réuni le Tout-Paris politique, artistique, scientifique, financier ou mondain. Le quartier a déjà perdu de sa superbe quand Cléo y découvre par hasard cette artère tranquille, proche de l’avenue de Messine ombragée, et cet immeuble en construction, une commande du vicomte de Duranti. Ses pierres blanches, sa porte de fer forgée et sa décoration Art nouveau – tout en volutes, fleurs et grappes de raisin – l’ont séduite ; ce n’est guère étonnant car son architecte, Adolphe Bocage, a remporté, quatre ans plus tôt, le concours de façades de la ville de Paris. La célébrité de la danseuse lui permit de le rencontrer et d’obtenir la location du cinquième étage qui dispose du chauffage central, une première pour elle. L’appartement s’ouvre sur un vestibule en rotonde, qui reçut aussitôt un Pleyel à queue ; il aurait fait la joie de sa mère dont elle admirait la virtuosité, sans être parvenue à l’égaliser, trop accaparée par les exigences de la danse. Elle apprécie la luminosité des vastes pièces aux murs clairs, aux hautes portes-fenêtres, ouvertes sur des balcons où s’ébattent les pigeons, et surtout la salle à manger pour y accueillir des tablées. Aujourd’hui, elle ne sert plus guère, sauf pour de grandes occasions, comme on dit. Cléo préfère fêter en solitaire la Nativité, dans le recueillement chrétien. Au fil des ans, elle a repris le chemin de l’Église, que depuis sa communion elle avait moins fréquentée, lasse d’entendre dire qu’elle

vivait dans le péché avec son amant. Elle se contente de l'Épiphanie, pour réunir ses amis, ultime occasion d'être reine pour un jour ! Quand elle est seule, elle s'installe dans le petit salon étroit, proche de la cuisine dont les tommettes disjointes rendent sa marche chancelante. Deux canapés s'y font face, séparés par une table basse. Pour y déposer un plateau, elle déplace un petit sapin de Noël artificiel qui se rit des saisons, sous prétexte qu'il est inutile de le ranger dans un placard pour l'en ressortir en décembre.

En ce soir du 19 février 1950, après avoir passé une longue robe d'intérieur de satin, le dîner achevé, elle a lu quelques vers de Verlaine, puis elle a abandonné son poète préféré pour écouter France Culture. À 21 heures commence la nouvelle émission d'Yvan Audouard : « À bon auditeur, salut² ! » ; elle ne veut pas la rater car elle portera, entre autres, sur *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Depuis sa parution, il y a quelques mois, ce livre fait beaucoup parler de lui. Cléo n'aime guère ce titre : elle refuse d'être traitée de sexe faible. La philosophe cherche-t-elle à mettre l'accent sur la longue inégalité entre hommes et femmes ? De fait, les Françaises ont obtenu les droits civiques il y a seulement cinq ans, comme une récompense pour services rendus à la Patrie dans la Résistance. Mais Cléo n'a jamais été suffragiste. Si elle voue une reconnaissance à Marguerite Durand, ce n'est pas pour avoir fondé *La Fronde* – le plus grand journal féministe de l'avant-Première Guerre – mais pour avoir ouvert en 1899, à Asnières, avec l'écrivain et philanthrope Georges Harmois, le cimetière des chiens

où repose Toto, son inséparable compagnon. Un soir glacial de l'hiver 1896, elle avait recueilli le petit bâtard, aux poils hirsutes, aux pattes ensanglantées, errant aux abords de l'Opéra. Faute de s'intéresser à la politique, elle ne s'est jamais souciée d'être exclue de la démocratie. Être adulée des rois et des princes, de la haute société comme des modestes gens, explique peut-être son manque d'intérêt en la matière. Quand on est une star³, ne regarde-t-on pas le monde, si ce n'est de haut, du moins de loin ? Du temps de sa splendeur, il est peu probable qu'elle eût voulu en savoir davantage sur cette publication. Jusqu'alors, seule la coiffure de Beauvoir a attiré son attention ; elle identifie la philosophe, comme le fit la sienne, à bandeaux, proche de celle de La Belle Ferronnière de Vinci, qu'elle adopta en 1888, renonçant à sa frange enfantine qui lui donnait une allure de petit pâtre médiéval.

Elle n'a pas acheté ce livre, près de mille pages, sur la condition féminine ; cependant les propos de l'écrivaine ont attisé sa curiosité. Si elle concède à celle-ci que « le sujet est irritant, surtout pour les femmes ; et [qu']il n'est pas neuf », elle ne comprend pas qu'elle puisse se demander : « Y a-t-il même des femmes ? » La question lui semble d'autant plus incongrue que, durant des décennies, elle fut admirée comme l'incarnation de la féminité ! Que veut dire Beauvoir, quand elle assène que « la femme est un produit élaboré par la civilisation » ?

Par les journaux lui est parvenu le bruit du scandale suscité par deux chapitres, « L'initiation sexuelle de la femme » et « La lesbienne », parus dans *Les Temps*

modernes, dirigé par Jean-Paul Sartre. Quant au dénigrement de la maternité dans cet essai, il est inacceptable dans la France du baby-boom. Femme y est, plus que jamais, synonyme de mère, et le gouvernement s'apprête d'ailleurs à officialiser la fête de « toutes les mamans », sans sourciller sur sa préalable promotion par le régime de Vichy. Les droites gaulliste et catholique approuvent la volée de bois vert de François Mauriac dans *Le Figaro* : ce livre est, à ses yeux, aussi « abject » que ceux de Sade. L'écrivain se permet pourtant de dire à un collaborateur de la revue « avoir tout appris du vagin de [sa] patronne ». Il préconise même une enquête pour perversion ! Les communistes ne sont pas en reste, vent debout avec Jean Kanapa et *La Nouvelle Critique*, ravis d'avoir trouvé un angle d'attaque, qui plus est moral, contre l'existentialisme sartrien – qualifié de bourgeois, conservateur, voire réactionnaire – dont Beauvoir est « la papesse ».

Pour avoir été maintes fois traînée dans la boue par la presse, Cléo se sent proche de cette femme injuriée jusque dans son intimité, pour former avec le philosophe un couple libre. Elle aussi a résisté à la pression sociale : ses murs ont abrité pendant dix ans un concubinage heureux avec Luis de Périnat. Diplomate espagnol, en poste à Paris où il résidait rue de Cérises, grand d'Espagne et sculpteur de talent, le marquis, fervent admirateur de la ballerine, vint, en 1906, dans sa loge madrilène lui présenter ses hommages et la prier de poser pour lui. À ce coup de foudre répondit, lors de la visite en sa compagnie du musée du Prado, l'émoi de

Cléo, attirée par cet « hidalgo, doublé d'un poète », aux traits énergiques. La danseuse devint son modèle, belle occasion pour les mains du sculpteur de se faire caressantes. Chaque soir, elle s'endormait en en rêvant, et se répétait les mots doux, murmurés à l'oreille. L'amour l'emporta vite sur la bienséance et balaya toute crainte du qu'en-dira-t-on.

En sympathie donc avec l'écrivaine, Cléo écoute le présentateur annoncer le dernier thème de l'émission après une savante conversation sur la composition musicale : « Passons à un débat moins austère, quoique digne d'intérêt, il s'agit de la femme, de la femme en général », et pour ce, ajoute-t-il, sont « mis en présence deux spécialistes indiscutables de la question : Simone de Beauvoir et Maurice Escande ». Étonnante qualité attribuée au comédien de la Comédie-Française, venu au débotté remplacer un autre acteur, Henri Vidal, parti convoler avec Michèle Morgan ! Le voici « champion du premier sexe », chargé de « réfuter point par point un texte assez sévère de Mme Simone de Beauvoir ».

Une voix féminine lit alors un passage du chapitre intitulé « Prostituées et hétaires » : « De la basse prostituée à la grande hétaire, il y a quantité d'échelons. La différence essentielle, c'est que la première fait commerce de sa pure généralité, si bien que la concurrence la maintient à un niveau de vie misérable, tandis que la seconde s'efforce de se faire reconnaître dans sa singularité : si elle y réussit, elle peut aspirer à de hautes destinées. La beauté, le charme ou le sex-appeal sont ici

nécessaires mais ne suffisent pas : il faut que la femme soit distinguée par l'opinion. C'est à travers un désir d'homme que sa valeur souvent se dévoilera. »

Ce morceau choisi surprend l'auditrice et le commentateur. Escande s'avoue « intimidé, pas philosophe, effarouché par le vocabulaire » érudit qui lui fait craindre de ne pas avoir « compris [la] pensée profonde » de l'auteur. Néanmoins, il contredit ces assertions qui conduisent à conclure, dit-il, que « la beauté de la femme est le porte-monnaie des messieurs ». Il ose juger « étroit » le point de vue beauvoirien, puisque « des femmes, en tant que femmes, ont réussi, à force d'intelligence et certaines même à force de techniques, d'autres à force de méchanceté ». La danseuse, que la démonstration du *Deuxième sexe* met mal à l'aise, approuve ces arguments. Combien de fois n'a-t-on pas sous-entendu qu'elle devait son succès, non à son talent, mais à sa beauté et à l'entregent qu'elle lui aurait procuré auprès des puissants ? Elle tend davantage l'oreille lorsque Beauvoir soutient qu'« au siècle dernier c'étaient l'hôtel, l'équipage, les perles qui témoignaient de l'ascendant pris par une "cocotte" sur son protecteur et qui l'élevaient au rang de demi-mondaine. Son mérite s'affirmait aussi longtemps que des hommes continuaient à se ruiner pour elle ». À peine a-t-elle le temps de s'attarder sur ce propos qu'une phrase assassine l'atteint : « Les changements sociaux et économiques ont aboli le type de Blanche d'Aubigny et des Cléo de Mérode... »

Elle n'est pas parvenue à écouter la fin de la citation sur la disparition du « demi-monde au sein duquel

puisse s'affirmer une réputation » ; elle n'a pas entendu Escande évoquer ses rencontres avec les « dernières grandes cocottes », puis s'offusquer que l'écrivaine considère « la star » d'aujourd'hui comme « la dernière incarnation de l'hétaïre ». Le coup de poignard l'a laissée dans un état proche de la sidération. À son abattement succède l'indignation, cristallisée sur un mot entêtant : « Encore ! » Puis, celle-ci se transforme en révolte : « Assez ! » Elle refuse qu'on lui attribue une identité qui n'est pas la sienne. Il va lui falloir se battre, aujourd'hui comme autrefois, pour faire reconnaître la valeur de son parcours et ses origines familiales. Car elle ne s'est pas inventé des quartiers de noblesse, comme Émilie-Louise Delabigne ou Émilie Marie André. La première s'est rebaptisée, avec humour, Valtesse de La Bigne, un prénom proche du mot altesse, et les pinceaux d'Henri Gervex ont contribué à imposer son personnage. L'origine du pseudonyme de la seconde – Émilienne d'Alençon – est plus ridicule encore : fille de concierge, elle a adopté ce patronyme parce que sa tenue préférée était ornée de la célèbre dentelle normande. Et que dire de ses talents artistiques quand elle s'est fait connaître en 1889, dans un numéro de lapins dressés, au Cirque d'été ! Quant à Liane de Pougy, elle est née Anne-Marie Chassaigne. Certes, elle est issue d'une honorable famille de militaires et a reçu une éducation soignée au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus de Sainte-Anne-d'Auray, mais c'est pour vendre ses charmes qu'elle s'est inventé cette identité. Chaperonnée par Valtesse de La Bigne,

elle s'est transformée en une grande horizontale, un statut qui ne fut jamais un obstacle à ses inclinations saphiques.

Cléo, elle, n'a pas usurpé sa particule. Héritière de la lignée autrichienne des Merode – à la noblesse attestée depuis le XIII^e siècle –, elle est une pure aristocrate. Voilà son monde, et non celui qualifié de « demi » depuis 1855 et le succès de la pièce éponyme d'Alexandre Dumas fils. La nommer « demi-mondaine », c'est la rabaisser, d'avantage qu'en la prétendant de l'engeance des influentes « courtisanes » de l'Ancien Régime ou des somptueuses hétaires de l'Antiquité. C'est l'animaliser, même si le dictionnaire Larousse se contente de définir, en 1876, la cocotte comme « une femme galante », sans stipuler clairement sa vénalité – inutile précision puisque les prostituées de luxe s'affichent. Elles ne nient pas avoir joué de leurs attraits pour grimper les barreaux de l'échelle sociale et s'assurer une existence aisée, grâce à la « générosité » d'admirateurs prétendument platoniques, triés sur le volet : monarques, politiques, financiers, industriels, écrivains... Elles revendiquent cette singularité, sans laquelle elles ne seraient pas ce qu'elles sont : des croqueuses de diamants, pour lesquelles des hommes se perdent ou se tuent.

« Reine des suicides », tel est le rang de pacotille qu'occupe, selon la presse américaine, la Gitane galicienne Caroline Otero. Fruit de la misère et ancienne danseuse de rue, elle est remarquée pour son hispanisme au Cirque d'été en mai 1890, dès sa quatrième prestation. La *Soirée parisienne*, revue illustrée des

théâtres, s'incline devant sa beauté et la surnomme la Belle Otero. Elle cultive son « exotisme », recherché par les spectateurs de cette fin de siècle, mais troque son prénom de baptême, Agustina, pour celui, plus distingué, de Caroline et ampute Otero de son Iglesias final. Par son exubérante sensualité, elle capture, dit-on, la gent masculine dans ses griffes. Elle pousserait même certains à se donner la mort, mue par une haine enracinée dans le viol subi dans son enfance. Tel est le sort d'Ernest Jurgens : l'administrateur de l'Eden Museum de New York, qui a ouvert à « la Rose de l'Andalousie⁴ » son cœur, son lit et les portes de son théâtre, a abandonné famille, honnêteté et respectabilité. En 1895, amoureux délaissé, il met fin à ses jours par le gaz. Ils seraient six amants à avoir succombé – au sens premier du terme ! – à sa séduction ensorceleuse.

Cléo, elle, n'a brisé aucun cœur quand le sien l'a été par deux fois. Elle rencontra son premier amour chez des amis communs, il devint le fiancé de ses vingt ans. Mais Charles de P., dont elle a toujours préservé l'identité, finit par céder à la pression de sa famille, laquelle ne craignait pas tant une mésalliance – car la promesse pouvait se prévaloir des titres de marquise de Trélou et baronne de Merode – qu'une forme de déclassement social par un mariage avec une danseuse. Pourtant profondément blessée, Cléo se contenta longtemps d'une liaison en points de suspension à laquelle seule la mort du jeune homme en 1904 mit fin. En 1919, la tromperie de Luis de Périnat met un terme à leur liaison. Par peur d'indiscrétions qui pourraient avoir lieu après sa mort,

CLÉO DE MÉRODE

- Reutlinger, Léopold : 113-114, 137, 140-142, 144-145, 277
 Rey, M. : 54
 Ribot, Alexandre : 119
 Rippl-Rónai, József : 288
 Rodenbach, Georges : 125, 158, 170-171, 199
 Rodin, Auguste : 161, 290-291, 327
 Rosny, G.-H. : 86
 Rothschild, baronne de : 59
 Rothschild, Maurice de : 290
 Rousselet, maître : 294
 Ruiz, Raúl : 305
- Sade, François de : 15
 Saint-Marceaux, Marguerite de : 12
 Salle, Mlle : 63
 Samary, Jeanne : 97
 Samuel, Fernand : 214, 217
 Sand, George : 194
 Sanderson, Sibyl : 138, 147, 149
 Sandrini, Emma : 179, 181-183, 243
 Sarcey, Francisque : 184-189, 191
 Sardou, Victorien : 73
 Sargent, John Singer : 290
 Sartre, Jean-Paul : 15
 Scotti, baronne : 118
 Scribe, Eugène : 58
 Simon, Jules : 154
 Sissi. *Voir* Élisabeth d'Autriche
 Smith, William : 206
 Sost, Édouard : 283
 Souret, Agnès : 144
 Staat, M. : 294
 Stichel, Louise : 180
 Subra, Julia : 127, 243
- Taglioni, Marie : 42
 Talleyrand, Charles Maurice de : 305
 Theodora, Adeline : 45, 47
 Tiburce : 131
 Tinan, Jean de : 192-198
 Torau-Bayle, Ginette : 84
 Torau-Bayle, Jeanne (Jeannette) : 84, 300, 309
 Torau-Bayle, Solange : 84
- Torau-Bayle, Xavier : 81, 94, 103, 108, 110, 223, 225, 235, 265, 300
 Touchard-Lafosse, Georges : 41
 Toulouse-Lautrec, Henri de : 137, 308
 Tournachon, Félix : 32
 Troubetzkoï, prince : 243
- Uzanne, Joseph : 273
 Uzanne, Octave : 149, 241-242
- Valensi, Théodore : 107
 Van Goethem, Marie : 39, 45
 Van Zandt, Marie : 97
 Varda, Agnès : 301
 Varna, Henri : 98-99, 102, 276
 Vaucorbeil, Auguste-Emmanuel : 46, 50
 Vaughan, baronne de : 288
 Vázquez Úbeda, Carlos : 152, 288
 Verdellel, Francisque : 163
 Verdi, Guisepppe : 33, 124
 Verdier, Jean, Mgr : 96
 Verlaine, Paul : 13, 67, 72, 79
 Victoria, reine : 116, 118
 Vidal, Henri : 16
 Vidal, Paul : 127
 Villard, Madame : 36, 42
 Villard, Thérèse : 35-36, 49
 Vinci, Léonard de : 14
 Visconti, Alphonse : 182
- Wagner, Richard : 131
 Wague, Georges : 56
 Waldeck-Rousseau, Pierre : 285
 Waleffe, Maurice de : 134
 Ward, Clara : 243
 Warnod, André : 98
 Weber, Carl Maria von : 33
 Wegener, Otto : 137
 Willy : 262
 Willy, Louise : 281
 Winslow, Anna-Della : 55
- Zambelli, Carlotta : 70, 96, 243
 Zévères, Alexandre : 107
 Zola, Émile : 120, 184, 237

Table

CHAPITRE PREMIER	9
CHAPITRE II	23
CHAPITRE III	49
CHAPITRE IV	65
CHAPITRE V	81
CHAPITRE VI	95
CHAPITRE VII	111
CHAPITRE VIII	137
CHAPITRE IX	151
CHAPITRE X	177
CHAPITRE XI	193
CHAPITRE XII	205
CHAPITRE XIII	225
CHAPITRE XIV	237
CHAPITRE XV	251
CHAPITRE XVI	265
CHAPITRE XVII	293
<i>Après toi</i>	299
Notes.....	311
Repères chronologiques	321
Bibliographie indicative.....	323
Remerciements.....	327
Index des noms de personnes	329